

I. PRÉFACE

Fin 1951, après vingt-deux mois de *field work* chez les Bembe du territoire de Fizi et du secteur Itombwe du territoire de Mwenga (Province du Kivu) je m'établis à Goma afin d'y revoir certaines notes bembe et préparer mes recherches sur l'association *bwami* des Lega. J'avais entretemps rencontré à Fizi, où il résidait en relégation, le chef Nkuru Nkumbirwa des Nyanga, qui m'invita à poursuivre mes études auprès de son peuple. Avant de partir chez les Lega et afin d'explorer les possibilités de recherche, je réunis donc à Masisi un grand conseil de notables, chefs de village et patriarches nyanga dans le but de leur expliquer mes projets futurs. Avec l'accord de cette assemblée j'envoyais, de janvier à mai 1952, au pays nyanga un team de deux jeunes lettrés, Amato Buuni et Stephano Tubi, pour récolter, dans la mesure de leurs possibilités, des textes en langue nyanga et d'autres informations générales. Ne disposant à cette époque d'aucune documentation publiée sur cette population, je comptais ultérieurement, après mon *field work* chez les Lega, me servir de ces textes comme documents pour l'étude de la langue nyanga et comme inventaires préliminaires de coutumes, d'institutions, d'idées et de valeurs connues de ce peuple. Certainement, les deux jeunes Nyanga que j'envoyais faire cette récolte, n'eurent pas à cette époque une formation linguistique ou une méthode d'enquête approfondies. Pendant plusieurs semaines, avant leur départ, je leur avais soigneusement expliqué quelques techniques fondamentales d'enquête et d'annotation et clairement délimité l'objet de leur mission. J'avais recommandé la fidélité dans la transcription de ce qu'ils entendaient, la dignité dans les comportements, la prudence dans l'interprétation et la patience. La récolte qu'ils réussirent à faire s'avéra abondante et de grande qualité. Ces deux jeunes Nyanga, profondément ancrés dans leur milieu traditionnel, avaient une connaissance profonde de leur langue, un sens naturel pour les idées et comportements de leur peuple, un désir très grand d'explorer

et de connaître. Grâce aussi aux influences du chef Nkuru et de ses amis, de ses fidèles et de ses parents, ils furent assurés de la pleine collaboration désintéressée des gens du peuple.

Parcourant les vastes forêts isolées du pays nyanga, ils réussirent à annoter en quelques mois des centaines de textes et d'autres informations en quarante-trois villages. Je n'avais nullement prescrit la recherche de certains types de textes, mais invariablement les mêmes catégories revenaient dans l'inventaire: *inondo* (devinette), *mushúmo* (proverbe), *uano* (conte, histoire, légende), *mushíngá* (conte merveilleux), *ihano* (enseignement, conseil), *kishámbaro* (causerie), *nganuriro* (histoire vraie), *rwimbo* (chant). Les chants, simples proverbes de deux vers ou enchaînements complexes de proverbes, d'aphorismes, de réflexions personnelles se rapportaient à une large variété de danses initiatiques et cultuelles ou faisaient partie des jeux, de l'amusement et des diverses phases du cycle de la vie.

Ce n'est qu'en 1954 que je devais moi-même commencer mon *field work* chez les Nyanga; les enquêtes intensives allaient se poursuivre jusqu'en 1956 et être suivies de nombreuses courtes visites jusqu'en 1958. Au cours de ce *field work*, qui était orienté vers l'analyse des structures sociales, politiques, économiques et religieuses, j'avais l'occasion de mettre au point les textes récoltés en 1952. Amato Buuni et Stephano Tubi, ainsi que de nombreux informateurs et un noyau de collaborateurs intimes (Sherungu, Shentsimya, Shoneno, Kanyangara) furent d'un secours précieux. Je fis établir des traductions préliminaires en *Kingwana* et récolter des explications plus abondantes des textes recueillis. Je pus également augmenter le nombre de textes et amplifier les catégories stylistiques et fonctionnelles par le *kárisi* (épopée), le *mwangiro* et le *kihunda* (présage), les *mahamuriro* (formules figées divinatoires ou médicinales), le *mubíkíro* (prière), le *mutándo* (interdit), les formules inspirées par l'euphémisme (*ihamburisie*) et les louanges aux chefs (*isínja bamí*).

De 1963 à 1964, à l'Université de Delaware, de 1964 à 1966, à l'Université de Californie/Los Angeles, j'ai eu la joie de collaborer intimement sur ces textes avec M. Kahombo Mateene, co-auteur de cet ouvrage. Il est Nyanga d'origine, et combine une formation universitaire et linguistique des langues bantoues avec une connaissance sûre de sa propre langue.

La présente Anthologie de la littérature orale nyanga est un des fruits de ces recherches et de cette collaboration. Les quelques textes inclus dans cet ouvrage ne représentent qu'une infime partie de l'ensemble de ma collection. Cet ensemble comporte environ huit cent contes et légendes, deux mille proverbes, trois épopées (l'épopée du Mwindo, longue d'environ vingt mille mots, sera sous peu publiée par la University of California Press), une autobiographie de Sherungu (longue d'environ deux mille pages) et des milliers d'autres textes (chants, devinettes, enseignements, présages, songes, prières, etc.).

Plusieurs considérations m'ont guidé dans le choix des textes présentés ici. Avant tout, j'ai voulu donner une idée de l'ampleur, de la diversité et de la richesse de cette littérature orale des Nyanga. A cette fin, j'ai réuni autant de catégories de textes que possible, me laissant guider par les classifications reconnues par les Nyanga eux-mêmes. Ces classifications sont basées non seulement sur des considérations de style, de forme, de contenu, mais également sur la forme de la récitation et surtout sur la fonction sociale du texte et son contexte d'usage. En outre, j'ai choisi des textes dont le contenu est assez clair et évident même pour un non-Nyanga ou un non-Africain, afin d'assurer une lecture assez facile et cohérente et d'éviter les longues explications de détails ethnologiques qui, si trop nombreuses, enlèveraient la saveur du texte même. Parmi les diverses versions d'une même histoire, recueillies en différents endroits du pays nyanga, j'ai retenu celle qui était la plus cohérente et la plus complète. Ceci ne veut pas dire qu'il s'agit de la version la plus détaillée dont je dispose, mais davantage d'un texte dit par un meilleur conteur, par un narrateur ayant une maîtrise sûre de sa narration et de son verbe.

Les textes sélectionnés ont été dits par des hommes, parfois aussi par des femmes. Ces narrateurs représentent une vaste diversité de groupes de parenté et quelque quarante-deux villages répartis à travers le pays nyanga. Ainsi, par exemple, les proverbes présentés se répartissent, d'une part, en ceux (la majorité) qui sont basés sur deux vers et ceux qui comprennent soit trois ou quatre vers, et d'autre part, en ceux qui appellent une interprétation nyanga et ceux qui n'exigent pas cette explication dans le contexte éducatif, rituel et jurisprudentiel nyanga.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont donné leur aide précieuse tant dans l'exécution de mes recherches sur le terrain que dans la préparation du présent ouvrage. C'est l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique centrale (Bruxelles) qui a entièrement patronné mon *field work*. La Alumni Association de l'Université de Delaware m'a permis d'inviter aux U.S.A. et d'engager comme assistant de recherche M. Kahombo Mateene, co-auteur de cet ouvrage. M. Mateene a développé la méthode de division des mots nyanga appliquée dans ce recueil, il a intimement collaboré avec moi à l'établissement définitif et à la traduction des textes. Les diverses introductions sont entièrement ma propre responsabilité. Le African Studies Center de l'Université de Californie à Los Angeles m'a donné une bourse de recherches qui m'a permis d'achever une large partie de cet ouvrage. Je tiens à remercier M^{lle} Andrée Slaughter, secrétaire au Museum of Ethnic Arts à U.C.L.A., M^{lle} Barbara Jones, assistant de recherche à l'Université de Delaware, et M. Walter Coppens, assistant de recherche à U.C.L.A., qui m'ont donné leur collaboration dans diverses phases du présent travail.

Je porte une vive reconnaissance aux innombrables Nyanga, qui ont été mes informateurs et collaborateurs intimes au cours de mon *field work*. D'abord, tous ceux qui m'ont communiqué les textes oraux et dont les noms figurent en-dessous de ces textes. Ensuite, mes collaborateurs intimes, Amato Buuni, Stephano Tubi, Sherungu, Shentsimya, Shoneno et Kanyangara, toujours dévoués, toujours compréhensifs et enthousiastes dans l'exécution de leurs tâches.

En anthropologie, comme dans les autres disciplines africanistes, l'étude des arts, en général, et des arts oraux, en particulier, reste une branche sous-développée. Pendant longtemps, on s'est contenté de textes qui ne furent qu'une sorte d'abrégés sommaires d'originaux jamais reproduits et de traductions fort libres qui ne rendent compte ni de la beauté stylistique, ni de la cohérence interne des originaux, ni de la richesse imagée du langage, ni des systèmes de pensée reflétés à travers les narrations. De tout temps, il y a évidemment eu des exceptions à cette tendance de réduire la littérature orale africaine à une caricature. Citons seulement, à titre d'exemple, les beaux travaux de Doke sur les Lamba, de Lindblom sur les Kamba, de Rattray sur les Ashanti,

de Hulstaert sur les Mongo. Mais les travaux de ce genre ne représentent qu'une fraction minime de la masse diverse de littératures orales. Souvent aussi ils n'illustrent que certains genres, styles et motifs caractéristiques pour une littérature orale particulière, concentrant sur les contes et légendes ou sur les proverbes, mais omettant les diverses formes de poésie ainsi que les autres genres moins familiers. Les anthologies de littératures orales africaines sont rares et pour cette raison j'ai jugé utile de rédiger le présent florilège nyanga, plutôt que d'illustrer en profondeur un genre particulier. Mais à part le travail de collecte, de transcription et de traduction judicieuses, à part la typologie et l'inventaire des motifs, il y a les vastes problèmes et ressources fournis par l'interprétation (tant du point de vue des narrateurs que du point de vue du savant), par les multiples fonctions et par le contexte d'usage de l'art oral (1). Dans l'introduction générale et dans les diverses introductions particulières j'ai essayé de dégager pour les Nyanga quelques principes d'usage, de fonction et d'interprétation. A diverses reprises j'ai indiqué les relations complexes qui existent entre la culture nyanga et cette littérature orale, qui tout en étant dans son contenu, dans son style, dans son langage un reflet de nombreuses valeurs, modes de pensée et institutions nyanga, ne pourrait cependant servir d'inventaire ou de guide sûr de cette culture. C'est que, d'une part, il y a dans cette littérature de l'humour, de la critique mitigée et couverte, des éléments de choix individuel; c'est que, d'autre part, cette littérature orale est soumise à certains principes d'euphémisme et d'étiquette, à certaines prohibitions fondamentales. Quelle que soit sa fonction — didactique, rituelle, politique, etc. — elle contient toujours un élément de jeu, de divertissement, de délassement. Or, il y a certaines catégories de comportement et d'activité, certaines personnes et choses, certaines valeurs dont on ne traite jamais à la légère, qui pour ainsi dire n'entrent pas dans la sphère des jeux. Il est notoire que dans la vaste série de textes nyanga, que j'ai annotés à travers le pays, il n'y a guère aucune référence p.ex. à la *mumbo*, l'épouse rituelle du chef et mère réelle ou putative du chef, ou à la *kihanga*, femme nyanga rituellement mariée à une divinité ou à son lignage et qui dans une société à idéologie patrilinéaire procrée des enfants au nom du groupe de son père

et non pas au nom du groupe de son mari. De même pour les grands-parents qui, bien que liés à leurs petits-enfants par des relations de plaisanterie, sont cependant pleinement identifiés avec ceux-ci de sorte à constituer avec eux une seule personne morale et mystique qui symbolise la perpétuité du groupe. De même pour certains animaux de grande importance sacrale, tels les écureuils volants, les potto, les pangolins (de la variété arboricole), les calao. De même pour les rites d'ablution (tellement importants chez les Nyanga dans les cérémonies se rapportant au cycle de la vie) et pour les rites initiatiques.

A travers cette littérature il s'ouvre donc pour la recherche un vaste horizon de sujets peu explorés: non seulement des motifs et des intrigues récurrents, mais de ceux qui y font défaut ou qui s'y trouvent rarement; non seulement de la fonction, mais de la multi-fonction et multivalence des textes d'après les contextes d'usage, les choix individuels et les préférences locales ou circonstanciées; non seulement de l'art créateur du narrateur individuel mais des qualités créatrices et valeurs esthétiques différentes des hommes et des femmes.